

## Prologue

Quand on est auteur, on passe sa vie à inventer des histoires en espérant qu'elles plairont au plus grand nombre. Nous créons des personnages avec lesquels on vit pendant des mois, voire des années. Nous nous attachons à eux, partageant leurs joies, leurs peines, leurs rires, leurs pleurs. Nous connaissons ces gens mieux que s'ils étaient réels et pourtant, au fil des pages, ils parviennent toujours à nous surprendre.

Lorsqu'une histoire s'achève et qu'il faut les laisser continuer leur route seuls, un manque s'immisce parfois.

C'est ce qui m'est arrivé lorsque j'ai dû dire au revoir à Megan, Jessy et tous mes personnages d'*Au péril de te perdre*. Leur absence est pénible, cruelle, après avoir partagé tant de choses avec eux. Je les ai vus vivre et évoluer sous mes doigts pendant des mois. Je les aime tant...

Lorsqu'on écrit, il y a des rendez-vous réels ou fictifs que nous ne voulons pas manquer. Pendant des semaines, j'ai cherché un moyen de raconter ce qui me reste sur le cœur, ce que je n'ai pu mettre dans le premier tome sous peine qu'il fasse le triple du volume actuel. Les idées tournoient dans ma tête mais je ne sais par où, ni comment, commencer.

Une seule personne peut m'aider... Une personne qui a marqué ma vie à jamais et qui me manque terriblement.

Installée devant mon ordinateur, je ferme les yeux et fais le vide. Bientôt, je me retrouve à marcher dans l'une des allées de Central Park. C'est le printemps, les oiseaux chantent, les écureuils se baladent en quête de nourriture tandis que j'arpente le goudron en regardant autour de moi. La nature

se réveille après cet hiver particulièrement neigeux dans le nord des États-Unis, les arbres recommencent à verdier, les fleurs sortent de terre et les visiteurs se promènent sous le doux soleil. Habillée d'un pantalon gris et d'un pull blanc, mes bottines à talons claquant sur le sol, je regarde tout ce petit monde avec plaisir. Soudain, je le vois apparaître au bout de mon chemin, il s'avance vers moi. Je le reconnâ-trais n'importe où. Vêtu d'un sweat-shirt noir, d'un jean bleu délavé et de ses éternelles baskets, un sourire affiché sur son visage, il me fixe. Que cela me fait plaisir de le revoir ! Nous nous arrêtons à deux pas l'un de l'autre. Il est un peu plus grand que moi et encore plus beau que dans mon souvenir.

— Bonjour, Angèle, me lance-t-il comme si nous nous étions quittés la veille.

— Salut, Jessy.

Il fait les deux pas qui nous séparent et me prend dans ses bras.

— Tu m'as manqué, lui dis-je dans un souffle.

— Je ne suis jamais bien loin.

Il s'écarte avant de me montrer un banc où nous prenons place. Je pose mon regard sur ses yeux verts bordés de longs cils.

— Comment tu vas ? ne puis-je m'empêcher de lui demander.

— À toi de me le dire ! Tu m'en fais voir des vertes et des pas mûres, répond-il avec sa franchise habituelle tout en riant.

— Justement, Jess, j'ai besoin de ton aide. Tu sais que je n'ai pas pu écrire toute ton histoire. J'aimerais le faire maintenant. Tu accepterais de m'aider et de me raconter toute ta vie ?

Il me fixe et pince ses lèvres (eh oui, il y a des manies qui ont la vie dure !) avant d'acquiescer.

— La dernière fois que l'on m'a demandé de me livrer comme ça, c'est le jour où j'étais tant en colère contre Megan...

## L'âge de l'insouciance

La lumière est excellente en cette fin d'après-midi du mois de mai. Le pinceau glisse sur la toile avec délicatesse, suivant exactement la courbe que je souhaite lui faire prendre. Je lève les yeux en entendant ma femme entrer dans mon atelier.

— Salut, chéri, dit-elle en s'approchant tandis que je reste concentré sur ma toile.

Ne supportant pas le contact de sa main sur mon épaule, je me lève brusquement.

— D'accord, dit-elle doucement. Qu'est-ce qui se passe ?

Je lui jette un regard furieux. Comment ose-t-elle me poser cette question ?

— Jessy, s'il te plaît. Je reviens du boulot avec joie à l'idée de te retrouver, et pour je ne sais quelle raison tu me boudes.

Je lui lance avec dédain :

— Tu n'as pas une petite idée ?

Elle écarquille les yeux.

— O.K., tu ne boudes pas, tu es en colère contre moi. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

Son ton calme m'agace encore plus.

— Je t'ai vue à l'hôpital aujourd'hui... Avec Downen !

Je ne peux réprimer une grimace de dégoût. Elle baisse les yeux alors que, posant mon pinceau, je me plante devant elle. Je veux voir la culpabilité sur son visage, un semblant de repentir.

— Ce n'est pas ce que tu penses, souffle-t-elle en fixant le sol.

— Mais bien sûr ! Tu crois que je n'ai pas remarqué que depuis plusieurs jours tu agis étrangement ? Tu n'oses même plus croiser mon regard sans prendre la fuite dans la seconde. Tu me crois con à ce point ? dis-je en criant.

— Chéri, ce n'est...

— Garde tes chéris pour un autre ! C'est vrai que maintenant que je ne suis plus malade, j'ai beaucoup moins d'intérêt ! Il faut que je sois mourant pour que tu m'aimes ? Ma fureur me fait élever encore plus la voix.

Megan relève le visage avec colère, les yeux pleins de larmes. Je la vois lever une main pour me gifler, mais j'ai gardé mes réflexes et arrête son geste avant qu'il ne m'atteigne. Aussitôt, elle se couvre la bouche alors que son regard est agrandi par l'horreur.

— Mon Dieu, Jessy, je suis désolée, murmure-t-elle entre deux sanglots.

C'est la première fois de sa vie qu'elle veut me mettre une claque. Je suis estomaqué. Dans un mouvement de colère, j'arrache la toile du chevalet et je l'envoie à l'autre bout de la pièce avant de sortir précipitamment de mon atelier.

Rapidement, je descends au rez-de-chaussée, bien décidé à aller voir la seule personne qui, en dehors de ma femme, a le don de me calmer.

J'ouvre la porte d'entrée à la volée et je m'arrête net.

— Salut, frangin ! me lance mon jeune frère.

— Jason ! Ça me fait plaisir de te voir !

Je lui fais une accolade. Sa visite surprise est peut-être ce dont j'avais besoin pour me sortir de mes idées moroses.

— Tu vas bien ?

J'acquiesce d'un hochement de tête.

Mon frère possède toujours cette empathie qui le caractérise depuis l'enfance.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je te pensais sur la côte Ouest à taquiner la balle.

Jason est joueur professionnel de base-ball, sous contrat avec le club de Los Angeles pendant encore au moins une saison.

— Je te dérange ?

— Pas du tout, voyons. Tu viens quand tu veux. Je suis juste surpris de te voir ici. Entre !

Il ramasse un carton qu'il avait posé par terre devant lui et se dirige vers le salon. Entendant parler, Megan vient nous rejoindre en s'essuyant les yeux.

— Ça va, Meg ? s'inquiète Jason.

— Oui, c'est rien, réplique-t-elle en me jetant un coup d'œil tandis qu'elle lui fait la bise. Longue journée. Je suis contente de te voir.

Même après toutes ces années, la voir pleurer me fait toujours autant de peine. Cependant, mon énervement est loin de s'apaiser.

La sonnette de la porte retentit de nouveau.

— J'y vais !

Meg tend la main pour la poser sur mon épaule lorsqu'elle passe à côté de moi.

J'esquive le geste. Je ne supporte plus l'idée qu'elle me touche.

— Je tombe mal ? questionne Jason.

— Non, ne t'en fais pas. En fait, tu me sauves la mise, j'avoue.

Mon frère à la maison, ma femme attendra avant de me dire la vérité. Pendant quelques heures encore, je peux me leurrer en évitant de songer que ma famille vole en éclats. Quelques minutes plus tard, Megan revient, accompagnée de Nick, son frère.

— Merci pour le coup de klaxon quand tu es passé devant chez moi, sourit celui-ci en s'adressant à Jason. Salut, Jess, ça va ?

Je vois son regard scrutateur se poser sur moi et comprends aussitôt que ma femme lui a fait un résumé de notre dispute avant de nous rejoindre dans le salon.

— À ton avis ?

— Ouais, je vois, marmonne-t-il. Et toi, mon pote, ça va ?

— Oui, bien. J'ai une nouvelle à vous apprendre, dit mon frère en prenant place dans un fauteuil. Jeff est mort !

La nouvelle de la mort de son père n'a pas l'air de l'attrister outre mesure. Cela fait des années qu'il n'avait plus aucun contact avec lui. Nicolas et moi échangeons un regard stupéfait.

— Et tu vas bien ? s'inquiète aussitôt Meg.

— Ben oui, très bien, sourit Jason. Je reviens de notre ancienne maison à Allentown. Tu savais qu'il y habitait toujours ?

Je fais signe que non. Je dois admettre que depuis que j'ai frappé Jeff quelques années plus tôt, je ne l'ai jamais revu.

— J'étais son seul fils, du coup j'ai dû m'occuper de la succession. J'ai fait un tri dans ses affaires et presque tout jeté mais j'ai trouvé ça au grenier, dit-il en désignant le carton qu'il a posé sur la table basse. J'ai pensé que tu voudrais récupérer tes affaires.

Mon frère me fait un sourire tandis que je reste interloqué. Jeff a gardé le peu de souvenirs que j'avais laissés chez lui pendant toutes ces années alors qu'il me détestait. Je n'en reviens pas. J'ouvre le carton. Mes yeux se posent d'abord sur une casquette rouge d'enfant que m'avait offerte mon vrai père environ un an avant son décès. Il y a également des dizaines de feuilles réunies en un paquet épais : mes premiers dessins. Je grimace en redécouvrant qu'à cette époque j'étais loin d'être un artiste. Meg me fixe, me demandant silencieusement la permission de regarder, sans oser le formuler. Sans un mot, je lui tends ce qui ressemble plus à des gribouillages qu'à des œuvres d'art.

— Heureusement que tu t'es amélioré depuis, me taquine mon frère.

— C'est vraiment toi qui as dessiné ça ? me questionne Nick, horrifié.

— Ouais, je devais avoir environ cinq ans.

D'une main tremblante, je m'empare d'un cahier que je n'avais pas revu depuis des années.

— Qu'est-ce que c'est ?

La couverture s'est craquelée avec le temps mais le contenu est toujours intact.

— C'est le premier journal que j'ai écrit lorsque j'ai su..., commencé-je en relevant les yeux sur Meg.

Même après tout ce temps, elle est toujours la seule capable de comprendre pleinement ce par quoi je suis passé. Nos disputes, nos silences ne changeront jamais rien à cela.

— Pour le sida ? devine Nicolas.

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— Si Jeff l'a parcouru, il a dû se régaler en voyant comment je le décrivais.

— Il l'a lu, Jess, intervient mon frère. Je l'ai surpris quelques jours après votre départ d'Allentown.

— Inutile que je te demande comment il a réagi.

— Il t'a traité de tous les noms et m'a assuré que je ne te reverrais jamais. Résultat des courses, lorsque je suis allé vivre avec maman, c'est lui que je n'ai jamais plus souhaité revoir.

J'ouvre une page de mon ancien journal au hasard. Je reconnais immédiatement mon écriture fine et rageuse. À cette époque, j'étais en guerre contre le monde entier. J'y lis quelques mots :

« En ouvrant l'enveloppe contenant les résultats du test, j'étais certain que cela serait négatif alors que... »

L'encre s'est étalée sur la page. Je me souviens de ce jour où mes larmes ont dilué mes phrases.

— Ça va, vieux frère ? me questionne Nick alors que l'émotion me saisit au souvenir des épreuves passées.

— Ouais, c'est juste que... je reviens de loin.

— Je l'ai toujours dit ! sourit Nicolas. Mais avant toute cette histoire, tu étais comment ? Je crois que, dans cette

pièce, personne ne connaît complètement ta vie telle que toi tu l'as vécue et ressentie.

— Ce n'est pas facile de glisser ce sujet dans une discussion, avoué-je.

— Meg, tu sais tout de l'histoire de ton homme ?

Celle-ci m'observe d'un regard implorant. Même si je suis toujours fâché, il m'est difficile de la voir dans cet état de détresse. Je l'aime de tout mon cœur malgré ce que j'ai vu cet après-midi.

— Non, murmure-t-elle, les larmes aux yeux.

— Moi aussi, je me suis toujours posé des questions, renchérit Jason. Nous avons vécu séparés pratiquement toute notre vie et, avant cela, j'étais trop jeune pour me souvenir comment tu vivais toute cette situation.

— Tu ne te le rappelles pas ?

— Des bribes mais pas tout. Je te revois pleurer, recroquevillé sur ton lit. Je me souviens aussi de la première fois où tu m'as présenté Meg...

J'esquisse un sourire.

— Ouais et tu vois, des années plus tard, elle est toujours là, dit Nick. Ma sœur est d'une fidélité à toute épreuve.

Le regard de mon beau-frère scrute le mien, incertain.

— O.K., allons prendre des bières et je vous raconte...

\*\*\*

Quand je me replonge dans mon passé, le premier souvenir qui me revient en mémoire c'est la rue dans laquelle nous habitons. Je me souviens d'une journée d'été ensoleillée. Je suis au parc avec mon père, je dois avoir environ quatre ans, je pense. Mon père, cet homme grand et fort, aux cheveux châains, aux yeux marron qui me regardent avec tant d'amour. Malgré mon jeune âge, je sais que mon père m'aime. Il est toujours là pour moi, pour me rassurer, pour jouer au ballon, pour prendre soin de moi. Je me souviens également de ces nuits d'angoisse où je me réveillais, terrifié.



— Jessy ? Mon père se glisse dans ma chambre en gardant la lumière du couloir allumée : Tu as fait un cauchemar ?

Du haut de mes cinq ans, j'essuie mon visage avec les manches de mon pyjama en acquiesçant d'un hochement de tête.

— Papa, j'ai fait pipi, dis-je en sanglotant de plus belle.

— Ce n'est pas grave, mon grand.

Le sourire de cet homme est rassurant.

Il me fait lever, m'emmène à la salle de bains pour me nettoyer et me changer avant de refaire mon lit avec des draps propres et de me recoucher.

— Tu as toujours peur ?

— Oui.

— Jessy, maman et moi nous n'irons nulle part. Nous ne t'abandonnerons jamais. Tu n'as pas à avoir peur de te retrouver seul au monde, cela n'arrivera pas. Je serai toujours là pour prendre soin de toi. Je ne partirai pas et maman non plus. Je t'aime, fiston.

— Je t'aime aussi, papa.

Il me serre dans ses bras, son sourire réconfortant paraît si sincère que je me laisse convaincre. Je me rendors avec la certitude que mon papa veillera toujours sur moi.

Le lendemain en fin de journée, des policiers viennent frapper à la porte de la maison pour nous apprendre la mort de mon père, Daniel Sutter. Je me souviens avoir pleuré lorsque ma mère m'a dit que mon papa ne reviendrait plus à la maison et que, dorénavant, il n'y aurait plus qu'elle et moi. Je ne réalisais pas vraiment ce qui se passait. Je m'accrochais aux dernières paroles de mon père de toutes mes forces, attendant avec espoir son retour... En vain.

Retour aux rues de mon quartier. Onze années ont passé, je me suis construit tant bien que mal. Ma peur de perdre mes parents s'est effacée depuis le décès de mon père. Mon cauchemar est devenu réalité, je n'ai plus à avoir peur dorénavant. Seuls me restent l'absence et le vide qui me poussent

à me montrer inconscient. Qu'est-ce que je peux l'arpenter ce quartier calme où mes copains et moi ne pensons qu'à faire la fête ! Ce coin de la ville, j'y suis né et j'y ai grandi. À seize ans, je ne songe qu'à sortir m'amuser avec mes amis. C'est mieux que de rester enfermé dans cette vieille maison où ma mère m'a fait emménager lorsqu'elle s'est remariée avec Jeff, huit ans plus tôt. Mon beau-père se montre froid, distant avec moi. Aussi, plutôt que de traîner dans ses pieds, je préfère retrouver des personnes qui prennent plaisir à être avec moi. Il y a mes deux meilleurs potes : Charles et Matthew, ils sont toujours prêts à s'éclater. Et puis Stefan, David, Conrad... Nous sommes une joyeuse bande de copains totalement insouciantes. Les seuls moments que je passe chez moi consistent à m'enfermer dans ma chambre pour dessiner et peindre ainsi que pour amuser mon demi-frère Jason. Mais avec dix ans d'écart d'âge, je ne peux pas prétendre que nous avons les mêmes goûts, même si cela ne m'empêche pas de l'adorer.

— Tu vas à la fête d'Oliver ce soir ? me questionne Charles alors que nous sommes assis sur le dossier d'un banc du parc public.

— Tu m'as déjà vu manquer un tel événement ?

Son sourire éloquent confirme que jamais je ne raterai ça.

— Parfait, à ce soir alors !

Charles rentre dîner chez lui. J'abandonne le banc à mon tour pour rejoindre ma famille. Je n'aime pas la maison dans laquelle nous vivons. C'est une vieille baraque en brique qui comprend trois étages, où tout grince, couine. Il est pratiquement impossible de s'y déplacer sans révéler sa présence. Jeff l'a héritée de sa mère et, malgré les aérations, il plane toujours dans l'air une odeur de renfermé qui rend les lieux oppressants.

— Je suis là ! lancé-je en ouvrant la porte.

Je me dirige vers la cuisine, passant devant Jeff qui, vauté dans son vieux fauteuil en cuir du salon, m'ignore totalement. *S'il continue à se goinfrer comme ça, avec un peu de chance, il va bientôt exploser !*

Mon beau-père, la quarantaine bien sonnée, est ouvrier dans une usine de sidérurgie, il fait les 3x8 et lorsqu'il est chez lui, soit il dort, soit il est enfoncé dans son fauteuil devant la télé. Je suis un étranger pour lui et cela me convient très bien.

Sitôt parvenu à la cuisine, mon petit frère me saute dans les bras. Jason est la seule chose bien qui a découlé du remariage de ma mère.

— Salut, maman.

Ma mère cuisine une pizza maison. Elle relève la tête et sourit en voyant ses deux enfants si proches.

— Tu manges ici ce soir, Jessy ?

— Oui, mais je sors après. Oliver organise une soirée.

Élise lève les yeux au plafond.

— Quand vas-tu tomber amoureux et arrêter de draguer tout ce qui bouge ?

— Qui te dit que j'y vais pour draguer ?

— Oh, je t'en prie, tu vas à une fête, pas dans un monastère, se lamente-t-elle, me faisant sourire.

— Maman...

— Je sais, tu as seize ans. Tu as le droit de t'amuser. Mais tu verras, le jour où tu tomberas amoureux, vraiment amoureux, tu te moqueras de ces fiestas et de tout ce qui compte pour toi aujourd'hui. Tu ne verras plus que par cette fille.

C'est à mon tour de lever les yeux au ciel tout en reposant Jason sur le sol.

Mais bien sûr !

— C'est ça, ne me crois pas, mais lorsque cela t'arrivera, nous en reparlerons...

Je préfère écouter la conversation. Ma mère a la manie de toujours me parler de sentiment, peut-être est-ce sa manière de compenser le fait de ne pas avoir eu de fille.

Sitôt un morceau de pizza avalé, je ressorts de la maison pour me rendre au bout de la rue. En cours de route, j'admire les étoiles. En ce mois de mai 1990, elles sont nombreuses

dans le ciel sombre. J'aime à penser que mon père est devenu l'une d'entre elles.

La maison d'Oliver est une petite demeure de plain-pied où la musique s'élève, son au maximum, lorsque j'arrive. Aussitôt, je rejoins mes potes devant la table où sont disposées les boissons. Oliver est plus âgé que nous et l'alcool coule à flots. Je bois une bière en parcourant la pièce des yeux. Rapidement, je réalise que j'en suis déjà à ma troisième bière. Je me sens bien, pas ivre. Je me retourne pour en prendre une quatrième lorsque quelqu'un me bouscule légèrement.

— Je suis désolée, dit une voix féminine, on m'a poussée.

Levant les yeux, je vois à côté de moi une jeune fille aux cheveux roux coupés en un carré impeccable.

— C'est pas grave, dis-je dans un sourire en la détaillant.

Elle n'est pas très grande, son visage en forme de cœur est parsemé de petites taches de rousseur. Ses yeux marron clair me dévisagent sans gêne. Je viens de trouver mon attraction de la soirée.

— Je m'appelle Haley Stans, dit-elle en me tendant une main que je serre brièvement.

— Jessy Sutter. Je ne t'ai jamais vue avant, tu es amie avec Oliver ?

— En fait, je vais à la fac avec son frère aîné.

Elle s'empare d'une bière et me fait signe de la suivre pour que nous puissions parler sans être obligés de hurler par-dessus la musique. Canette à la main, je lui emboîte le pas jusque dans le jardin.

— J'habite de l'autre côté de la ville. Tu vis dans le quartier ?

— Oui, un peu plus loin. Ainsi tu es étudiante ?

— Oui, en dernière année d'informatique.

Dans ma tête, je crois entendre un jackpot se déclencher. Une étudiante de dernière année et elle s'intéresse à moi ! Les copains vont être verts de jalousie !

— Alors tu as...

— Vingt ans, bientôt vingt et un. Et toi ?

— À ton avis ?

J'ai du mal à avouer mon âge devant cette fille qui me paraît très mature par rapport à moi.

— Je dirais seize ans.

— En effet.

Devant ma mine déconfite, elle éclate de rire et se penche vers moi pour taquiner du bout des doigts le diamant à mon oreille.

— Ne fais pas cette tête-là ! Je vais t'avouer quelque chose : personne ne m'a poussée tout à l'heure. Je t'avais repéré quand je suis arrivée et j'ai pris des renseignements sur toi, c'est comme cela que j'ai su ton âge.

— Vraiment ? m'étonné-je.

— Oui. D'ordinaire je n'aime pas les jeunes mais toi... tu es trop craquant.

Sans que je fasse rien pour provoquer cela, elle attrape le haut de mon T-shirt et m'embrasse à pleine bouche. Je reste un moment ébahi avant de lui rendre son baiser.

— Je vais te simplifier les choses, susurre-t-elle en me relâchant. Je viens de rompre avec mon copain alors je n'ai pas envie d'une grande histoire. Je veux juste passer une bonne soirée, m'éclater, et j'aimerais que ça soit avec toi. Tu me suis à l'étage ?

Je reste pantois devant sa lèvre inférieure qu'elle mordille sensuellement. On ne m'avait jamais fait ce coup-là ! Avalant une nouvelle gorgée de bière, je me laisse guider jusqu'à une chambre vide qu'elle verrouille sitôt que nous sommes entrés. Je sens l'alcool me griser alors que mes pensées se brouillent. Haley m'embrasse de nouveau avant de me pousser sur le lit. Elle se met à califourchon au-dessus de moi et m'ôte mon T-shirt.

— Tu l'as déjà fait ? me questionne-t-elle.

J'acquiesce. Elle ne paraît pas me croire, pourtant je dis la

vérité. Haley n'est pas la première fille avec laquelle je me retrouve au lit, elle est la seconde, mais je tais ce détail.

Je l'embrasse tandis qu'elle se déshabille. Rapidement, elle défait la ceinture de mon jean qu'elle baisse légèrement avant de s'allonger sur le lit et de me tendre la main, m'invitant à venir en elle.

— Attends, je prends une capote.

J'en sors une de la poche de mon jean.

— On n'en a pas besoin, je prends la pilule.

Je la regarde, hésitant sur la conduite à suivre.

— Allez, laisse ça et viens.

Je laisse le préservatif dans son emballage retomber sur le lit et cède à la tentation. J'essaie d'y aller doucement mais Haley veut que cela soit passionnel et fort. Cette fille ne fait pas dans la douceur, elle souhaite juste noyer son chagrin en s'envoyant en l'air avec le premier venu et, ce soir, c'est tombé sur moi.

— Merci, me dit-elle en remettant ses vêtements quelques minutes plus tard. C'était ce dont j'avais besoin ce soir. À un de ces quatre !

Elle sort de la chambre tandis que je réalise seulement ce qui vient de se passer. Cela a été rapide, sans émotion ni sentiment, ce n'était pas désagréable mais je ne peux pas prétendre que j'y ai pris vraiment plaisir. *Une aventure à vite oublier*, me dis-je en descendant retrouver mes copains.

— Alors ? s'enquiert Charly.

Je hausse les épaules en esquissant un sourire triomphant.

— Haley est une étudiante de vingt ans ! me vanté-je comme le gamin inconscient que je suis.

— Bravo, mec !

Mon pote me tape dans la main.

— Elle avait juste besoin de se changer les idées, j'ai fait mon possible !